

Robert Nicolai, *Maturations. Contacts, frontières, interprétations et constructions 2004-2009*

Jean Léo Léonard



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/praxematique/7630>

DOI : [10.4000/praxematique.7630](https://doi.org/10.4000/praxematique.7630)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Référence électronique

Jean Léo Léonard, « Robert Nicolai, *Maturations. Contacts, frontières, interprétations et constructions 2004-2009* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 76 | 2021, mis en ligne le 14 mars 2022, consulté le 14 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/7630> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.7630>

Ce document a été généré automatiquement le 14 décembre 2022.

Tous droits réservés

Robert Nicolai, *Maturations. Contacts, frontières, interprétations et constructions 2004-2009*

Jean Léo Léonard

RÉFÉRENCE

Nicolai Robert, *Maturations. Contacts, frontières, interprétations et constructions 2004-2009*, Paris, L'Harmattan, 2021.

- 1 Cet ouvrage est à la fois un essai programmatique, comme le suggèrent titre et sous-titre de manière télégraphique, un rapport de recherches et de travaux réalisés et en cours dans le cadre d'un projet d'envergure (chaire IUF *Dynamique du langage et contact des langues 2004-2009*, désormais DLCL), et un palimpseste. Ce projet concernait – *verbatim* du synopsis qu'en donne Robert Nicolai – rien moins que « Tous les domaines linguistiques, sans exception [...] ; toutefois, les situations qui montrent explicitement une complexité en rapport avec un plurilinguisme et les dynamiques de contact qu'il génère sont sans doute plus intéressantes car elles rendent manifeste l'intérêt d'un recadrage théorique. On distinguera deux modalités d'approche : une approche *historico-linguistique*, une approche *anthropologico-linguistique*¹ ». C'est ce programme qu'on voit ici s'appliquer à la lettre, à travers les minutes des « tables rondes, séminaires et conférences tenues dans le contexte » de cette chaire IUF DLCL – à tel point que cette liste pourrait tenir lieu de deuxième sous-titre, à la suite des cinq « mots-clés » donnant titre à l'ouvrage. De ce point de vue, l'ouvrage rappelle l'un de ces objets fusionnant savoirs et réalités, historicité et intemporalité universaliste des « Fictions » d'un autre auteur *a posteriori* nicolaïen : Jorge Luis Borges² – on ne sait, d'ailleurs, à lire l'œuvre de ces deux auteurs en parallèle à l'échelle d'une vie de linguiste, si c'est Nicolai qui est l'auteur des textes de Borges, ou Borges qui serait

l'auteur des œuvres de Nicolai, à la manière du paradoxe de Pierre Menard, auteur du Quichotte, cher à l'auteur argentin, mais tout aussi cher à Robert Nicolai³.

2 **Le Livre de Sable nicolaïen et son Congrès du monde**

3 *Maturations* ressemble au rapport qui aurait pu émaner du Congrès⁴, d'une autre célèbre nouvelle de Borges, dans lequel un groupe d'intellectuels a pour projet de réunir une assemblée de réflexion sur l'ontologie de l'humanité qui réunirait des représentants de...

4 L'ensemble de l'humanité. Trois dilemmes se posent alors aux organisateurs : a) la question de la *représentativité*, ou des *propriétés* à retenir pour inviter des délégués, b) la taille des archives requises, de la documentation nécessaire pour sustenter les débats (on retrouve le motif de la Bibliothèque de Babel), c) le choix de la langue de communication : esperanto, volapük, latin, ou bien le langage analytique de John Wilkins ? Au terme de ces réflexions, Alejandro Glencoe, instigateur de cette initiative, propriétaire terrien uruguayen qui se proposait d'héberger le site du Congrès dans un coin de pampa désertique et inhospitalier, décide finalement de jeter l'éponge, et se livre à un autodafé de tous les livres et pièces documentaires (jusqu'aux programmes de théâtres et aux billets de trains), face à une tâche aussi immense que vaine, se résignant à l'idée que « le Congrès du Monde a commencé dès la naissance du monde, et son existence se poursuivra jusqu'à ce que nous retournions à la poussière⁵ ».

5 Robert Nicolai ne se livre pas à un autodafé des travaux des « congressistes » qu'il a réunis lors des échanges aussi multiples qu'intenses et féconds avec ses collaborateurs dans le cadre de son projet DLCL⁶, et sa posture est bien plus optimiste, volontariste et constructiv(ist)e que celle des congressistes de la nouvelle de Borges. Ceci dit, les trois dilemmes énoncés plus haut convergent à merveille avec les préoccupations des congressistes nicolaïens de *Maturation*. Nous y poserons l'étiquette de « dilemmes de Twirl », du nom d'un personnage de la nouvelle de Borges, coordinateur improvisé des grands travaux du Congrès, qui les énonce de manière programmatique au début de la nouvelle :

– dilemme de la *représentativité* (des acteurs-locuteurs compétents et performants, dans leur contexte socio-communicatif et leur horizon d'historicité ; mais aussi de la *catégorisation* et de la *constitution des données* et des *construits* retenus pour toute construction du sémiotique),

– dilemme de l'*échelle* et du *cadrage* des observables, des *limites* et *frontières* de l'*empirie* et des dispositifs de *construction des catégories*,

– dilemme du choix du code, qui ne se conçoit qu'en tant que feuillet ou tranche d'un répertoire caractérisé par le feuilletage (continuum linguistico-langagier).

6 Ces trois dilemmes, que j'appellerai désormais « dilemmes de Twirl », peuvent se réduire à ces trois mots-clés du modèle DLCL nicolaïen, qui nous serviront dans ce qui va suivre :

– Catégorisation des observables

– Finitude de la compétence et des corpus

– Langue unique vs répertoire non fini (feuilletage⁷).

7 On retrouvait déjà ces préoccupations dans un précédent ouvrage de Robert Nicolai (2011), que nous avons recensé dans le *Journal of Language Contacts* (Léonard, 2011). Elles se déploient dans *Maturations* en une pièce musicale polyphonique en cinq temps (cinq volets, composés de chapitres non numérotés, afin de corser le jeu de piste

argumentatif) ponctuée de mots-clés de teneur conceptuelle, qui s'ouvre (volet I, intitulé *Ouverture(s)*) sur un questionnement de la *liminalité* (frontières 'reçues' vs 'prescrites', vs 'construites', « questionnement préjudiciel »), qui se poursuit au volet II en accompagnant le Sujet (parlant, énonçant, feuilletant les codes / normes de son répertoire) dans sa traversée permanente des dynamiques de contact / interaction, tant du point de vue anthropologique que psychosocial (*intentionnalité*); le volet III revient sur le questionnement des frontières, davantage dans une perspective critique des *modélisations* possibles de la variation diaphasique et des normes que dans le volet « Ouverture(s) », mais aussi et surtout à travers une critique très documentée des opérations métaphoriques comme constructions paradigmatiques (« l'application des modèles biologiques à l'évolution des langues »). Le volet IV propose une critique épistémologique, mais aussi et surtout éthique, voire déontologique des *représentations*, des *constructions* et des *impositions*, à travers la polémique au sujet du style « politiquement correct » – où l'on voit que des questions qui, finalement, relèvent du style d'énonciation, d'un style de parole, mais en définitive et surtout, de *normes discursives*, peuvent être au cœur des débats de société, notamment pour exercer un *contrôle* sur le débat social et les débats de sociétés. Le volet V clôt l'ouvrage par une pirouette « La balle au centre », en faisant mine, non sans une teinte d'ironie distanciatrice, de redimensionner la réflexion sur une étape « pré-théorique » – alors que l'ensemble de l'ouvrage déclare et explore un questionnement théorique de dimension épistémologique.

- 8 Comme dans un recueil de nouvelles de J. L. Borges, en décrivant ces cinq volets de l'ouvrage, nous n'avons toutefois rien décrit, ni suffisamment informé sur la diversité des thèmes abordés et la complexité du contenu, en termes empiriques et théoriques. La densité des textes réunis ici à partir de conférences et de tables-rondes est tout simplement vertigineuse, d'autant plus que chaque plan individué dans le montage de l'architecture conceptuelle de son modèle de dynamiques sémiotiques et interprétatives se déploie en spirale avec des concepts d'application itérative, comme les *évidences* (ou 'faits' considérés comme « allant de soi », opacifiant les observables), les *incidentes* (ou systèmes de conséquences), les *croisements* (ou nœuds d'intrication), etc. Si la structure du volet I se laisse aisément décrire en tant que réflexion sur la *liminalité* et le concept de *frontières*, ce bref volet n'en est pas moins dense sur le plan théorique. Il oppose l'empirie (le monde des *faits* : *matérialités*, *évidences*, *construits*) et le monde des *opérations* (repérage *cognitif*, repérage *systémique*, *incidentes*) et au monde des *catégories* (catégories, exploration, croisements, *incidentes*). La question des frontières est elle-même itérative, et jalonne la trame des cinq volets. Le volet III par exemple traite aussi bien de « l'application des modèles biologiques à l'évolution des langues » (pp. 101-124) que « des frontières et des normes, de l'ethnicité et du style » (pp. 137-158). Dans le premier cas, c'est la déconstruction des prémisses de l'opération de biologisation métaphorique de la diversité des langues du monde réalisée de fait par des linguistes tels que W. Croft (2000) ou R. Lass (1997) qui permet à Robert Nicolai d'illustrer sa méthode critique. Là encore, les débats et chambres d'échos conceptuelles et empiriques entre biologistes et linguistes, les effets de miroir aux alouettes des outils métaphoriques de saisie des phénomènes linguistiques, donc sémiotiques, à la lumière des concepts des sciences naturelles, rappellent un Congrès borgésien, avec ses dilemmes de Twirl (dilemme A de la *catégorisation* : les langues sont conçues comme des « populations d'idiolectes » ou des « répliqueurs » ou des « attracteurs » en interaction et en relations de filiation; dilemme B de la finitude et des frontières de la

connaissance ou de la saisie des 'faits' : dans ces représentations savantes, le vivant et le sémiotique s'interpénètrent, dans une danse des « évidences » infalsifiable ; dilemme C de la non-finitude des systèmes linguistiques, qui s'interpénètre avec les continuums inter-espèces du vivant de manière aussi abstraite et somme toute illusoire que la projection d'un laser sur une surface colorée. Cette approche critique, épistémologiquement fondée, trouve un écho dans le volet IV, avec la section intitulée plaisamment « 1994 : la question de 'l'origine des langues' ou le volontarisme d'une mythologie » (pp. 194-200), où la mention d'une date liminale (1994) est une allusion facétieuse au roman d'Orwell 1984. Robert Nicolai laisse voir là une autre mouture du même Congrès borgésien, sous forme quasiment dystopique, en dénonçant le caractère (auto)mystificateur des grands projets de recherche internationaux sur des thèmes tels que 'L'Origine des langues' (cf. le dilemme C de Twirl... Sous forme de recherche de la « mère des langues » et du langage...) – encore une façon de plus de reprendre les bases de la Méthode nicolaienne, qui traque les contradictions de l'action humaine par le langage et à travers le langage, par la sémiotique et à travers les signes et la mise en discours, en recadrant sans relâche les objets (évidences, construits, matérialités, avec, itérativement, leurs incidentes, leurs catégories identificatrices ou propriété, leurs croisements), et les saisies (historicité, discours et mise en récit, clôtures).

- 9 Cependant, on l'aura deviné, l'approche qui permet à l'auteur de cadrer relève d'une forme de *praxématique* : la production de sens en discours. Le mot est lâché, et il fait écho avec la ligne éditoriale et la raison d'être de la présente revue. C'est désormais à partir de cette focale que nous allons décrire quelques aspects de cet ouvrage polyédrique, afin d'inciter le public à sa lecture. Car la *construction du sémiotique* telle que la pratique Robert Nicolai s'apparente à une *praxématique générale et appliquée* – le premier versant, par sa dimension épistémologique, le second, par son ancrage dans des *situations*, voire par son *situationnisme*.
- 10 En sémioticien avisé, Robert Nicolai découpe son argumentaire en une sorte de parcours narratif pour ce qu'il appelle « un bain ludique » dans l'océan (et plus particulièrement, les *marées*, comme autant de *modes*), de l'émergence de thématiques de recherche mobilisatrices, qui vont jeter à l'eau ces « acteurs réguliers » (les chercheurs, par opposition aux « acteurs séculiers », les locuteurs non experts) avides de reconnaissance, de prestige et de crédits de recherche que sont les chercheurs en sciences sociales – notamment les linguistes. « Première vague » à « marée montante » (pp. 201-214), la grande thématique de recherches fédératrice de l'Origine des langues, qui a tenu le haut du pavé médiatique et dans les laboratoires dans les années 1990 et encore au début des années 2000, commence comme un conte de fée « Il était une fois... », avec, dans le rôle de la vilaine sorcière, pas moins que la Société de linguistique de Paris (SLP), dont la décision d'exclure cette thématique de recherche date de 1866, dans l'article 2 de ses statuts – confortée en 1876. « Premier ressac, deuxième vague... volontarisme », voici que « l'articulation 'recherche-médiation-vulgarisation' » se met en place autour de ce thème, providentiellement réhabilité par notre époque moderne. Des linguistes éminents et des journalistes conspuent cette malheureuse SLP pour sa décision funeste, et font l'éloge de l'émergence d'un champ de recherche désormais légitime, interdisciplinaire, réunissant sciences de la nature (dont la génétique) et sciences sociales, renouant avec l'ambition des sciences du langage d'explorer les fondations de l'intelligence humaine à travers la connaissance des mécanismes de la faculté de langage, à travers la quête de ses origines. Au « deuxième ressac, troisième vague... ou l'effacement du signe », l'auteur montre en quoi cette « quête » des origines

des langues et du langage relève de la construction mythologique – à ce titre, Nicolai rappelle les termes de la définition du mythe selon Roland Barthes. Si « le mythe est une parole volée et rendue », s'il « abolit la complexité des actes humains, leur donne la simplicité des essences [...] il organise un monde sans contradictions parce que sans profondeur, un monde étalé dans l'évidence, il fonde une clarté heureuse. [...] Les choses ont l'air de signifier toutes seules » (Barthes, *Œuvres Complètes*, cité p. 209 de l'ouvrage recensé). C'est bien ainsi, en effet, que nous sont généralement présentés les « plans d'action », les « axes prioritaires » des institutions de financement de la Recherche. Au « troisième ressac, quatrième vague... ou la mise en signification », Robert Nicolai nous rappelle que « trois types d'énoncés se manifestent », dans l'élaboration de tels construits programmatiques, autoprédicatifs, illocutoires, à visée performative (afin d'obtenir les performances attendues des acteurs réguliers, les chercheurs) : « 1) des énoncés 'idéologiques'... *signifiants* à toutes fins, 2) des énoncés 'engagés'... Orientés sur le sens du 'dit', 3) des énoncés 'distants'... focalisés sur la construction sémiotique.

- 11 L'exemple choisi de la question de l'Origine des langues au tournant du siècle passé et des années 2000 est métonymique d'un mode opératoire du complexe 'recherche-médiation-vulgarisation' : renouer avec une noble *Quête* (l'Origine des langues et du langage), qu'un vilain *Opposant* institutionnel (cette pauvre SLP, dont l'influence supposée est exagérée, de manière grotesque) avait banni du champ de la légitimité. Le Mythe des origines fait ainsi son retour, drapé dans les atours d'un Héros, qui lutte contre l'Oppression d'une « puissante société savante », garante d'une scientificité frileuse, qui a banni cette question mythique par crainte de laisser la voie ouverte à l'arbitraire, aux spéculations – bien que Nicolai n'utilise pas le carré sémiotique (il préfère la notion de 'concept bifide', p. 212), on voit émerger de sa récapitulation des débats et des faits caractéristiques de cette période la polarité des sèmes /oppression/ contre /arbitraire/, avec comme contradictions les termes négatifs de /non arbitraire/ et /non oppression/. La SLP, craignant qu'une attitude libérale sur cette question favorise des débats spéculatifs, qui détourneraient la linguistique de ses tâches jugées alors primordiales par un cénacle, aurait émis ce « ban ». Dit autrement, afin de ne pas laisser libre court à de vaines spéculations, la SLP aurait rendu illicite un champ de recherche fécond. Bel exemple de dénonciation d'un immobilisme projeté sur un cercle érudit jugé « pré-moderne », parangon de conservatisme, dont les normes seraient renversées par l'impétuosité d'une initiative moderne : ce résumé peut sembler caricatural, mais il n'en est rien, comme le rappellent les citations d'illustres linguistes et chercheurs qui se sont faits les avocats de cette cause. Robert Nicolai y voit, à juste titre, l'émergence du refoulé, un angélisme foncier asséné avec toute la force de l'assertivité péremptoire, dans une lutte contre une prétendue oppression – cette « erreur de jugement », ce « décret sans appel », cette « exclusion », dont la bien infortunée SLP se voit sévèrement accusée. Il se crée là un « espace discursif », fortement tendu vers le perlocutoire, au service d'une construction mythologique, d'une « fonctionnalisation des mythologies de la vulgarisation scientifique », de « l'autovalidation de la recherche par les acteurs de cette recherche » (p. 214). Cette montée en puissance de cette *construction sémiotique* de nature mythologique s'accompagne bien entendu de tous les adjuvants de ce type de discours performatif : « l'excellence », « la nouveauté », « la scientificité » (*ibid.*). Après cette édifiante leçon sur nos miroirs aux alouettes – à nous, linguistes, y compris –, l'auteur continue son parcours en nous présentant la « marée descendante », en travaillant le concept de

« politiquement correct », et en déconstruisant habilement y compris les mythes et mythèmes utilisés par les imprécateurs qui fustigent ce même « politiquement correct ». Là encore, c'est à des joutes entre normes, brandies par des acteurs séculiers et réguliers, qu'on assiste. Comme l'écrit élégamment l'auteur « comme les bons coffres-forts, le langage est toujours à double fond. On (re)structure le monde en parlant, on (re)créé un espace de fonctionnement. Pour chaque 'volontarisme' il y a un 'volontarisme' en retour qui recompose le *hic et nunc* » (p. 216). Il rappelle que connoter, c'est introduire de la signification ; jouer avec des symboles, c'est manipuler des mythes, mythèmes et mythologies, tandis que construire un récit, c'est agencer ces derniers.

- 12 Le dernier article (ou chapitre, ou segment) de ce « livre de sable », aux thématiques aussi inépuisables que celles du Congrès de don Alejandro Glencoe de Borges, clôt l'ouvrage (pp. 237-257) avec un cas d'école de la construction ordinaire du sémiotique dans les sciences sociales. Comme dans une nouvelle de Borges, la visée du narrateur se veut introspective, teintée d'autobiographie. Robert Nicolai apporte à son ouvrage théorique et critique une touche méthodologique finale. Car le cas de sa découverte de l'hétérogénéité constitutive (langue mixte) et de l'horizon d'historicité du songhay est en effet un cas exemplaire de malentendu dans nos pratiques de catégorisation des langues (dilemme A de Twirl), de mésusage de la documentation et des faits (dilemme B de Twirl) et de recherche de solutions « ne voulant voir qu'une langue » rester en lice dans un débat ontologique (dilemme C de Twirl). Robert Nicolai avait été frappé par l'isomorphisme entre langues mandées et langues touarègues. Il énumère à ce titre les principaux paramètres typologiques convergents entre les variétés de songhay et ces deux ensembles génétiquement discrets : dérivation et composition, détermination des substantifs, forme des énoncés prédictifs, systèmes ATM des verbes, modalités de grammaticalisation à partir du lexique, phonologie (p. 242). En dépit de cet isomorphisme et des aberrations dans la comparaison des cognats, la classification canonique des langues africaines persistait (et continue de le faire) à classer le songhay dans le groupe nilo-saharien. Robert Nicolai ne fait pas que s'interroger sur cette inertie de la saisie taxinomique des langues dans un espace donné : il explore les « schémas d'intelligibilité et d'interprétation » des observables, les stratégies d'argumentation, qu'il teste par des formules logiques simples : comme un observable X comme la convergence structurale mandé-touareg du songhay peut-elle faire sens, en vue d'une saisie de l'historicité de X, et des clôtures taxinomiques qu'on peut en déduire ? Or, dire que 'X signifie Y' (l'attribution d'une classe, d'une case, en somme, une catégorisation, une affectation ontologique, répondant au dilemme A de Twirl) ne suffit pas. Encore faut-il argumenter, expliciter 'parce que Z' – les arguments en faveur d'une hypothèse, comme l'hypothèse nilo-saharienne ou, au contraire, celle d'une langue mixte, et donc d'un continuum transgénétique. Mais Z ne suffit pas non plus : encore faut-il appeler les 'étant donné' à la rescousse : l'émergence des 'W'. Si X déclare une ontologie (le phénomène), sa signification Y et sa causalité Z reviennent à une objectivation de ce phénomène comme construit (ou produit non plus seulement de l'observation, mais d'un raisonnement : « sa sémantique et ses règles constitutives »), et W énonce « ses normes, son contexte de mise en œuvre et sa vraisemblance » (p. 249). Quand on connaît l'effort déployé par l'auteur pour démontrer de manière convaincante que le songhay est plutôt une langue mixte mandé-touareg, due à un horizon d'historicité de créolisation véhiculaire entre ces deux ensembles ethnolinguistiques, qu'une langue nilo-saharienne « par défaut » (Nicolai 1990, 2003), et

qu'on mesure l'écart entre la qualité de cette construction sémiotique solidement charpentée sur des faits, et les apories de la « thèse nilo-saharienne », pourtant considérée encore aujourd'hui, par inertie, comme canonique, on comprend mieux pourquoi la question clôt cet ouvrage sans début ni fin qu'est *Maturations*. Bel exemple de situation paradoxale, en tant qu'énigme pour la (re)construction sémiotique, que cette question de l'ontologie songhay. Bel exemple nicolaïen de situationnisme, que sa critique flegmatique de comment la recherche peut transformer des évidences en construits aberrants, enferrer la connaissance dans des mirages, passer assoiffée à côté de l'oasis. La hauteur de vue se veut ici didactique : elle pointe du doigt les brèches dans nos certitudes, y compris en tant qu'experts...

- 13 On peut, depuis ce promontoire empirique, imaginer l'auteur, assis sur une dune du Sahara, contemplant le désert de nos vanités scientifiques et de nos dérisoires engouements de programmation de la recherche, chercher à discerner les silhouettes ou les traces des locuteurs, des acteurs de la construction sémiotique : entre « acteurs sociaux, échangeurs d'énoncés, producteurs et diffuseurs de connaissances, évaluateurs, constructeurs de leurs langues », les Sujets parlants et les sociétés humaines défilent devant ses yeux comme une caravane visible à travers les vapeurs d'un mirage. Il les regarde en clignant des yeux se diriger vers le caravansérail de la construction sémiotique. Il sait qu'ils sont façonnés autant d'illusion et de raison (en perpétuelle lutte dialectique) que de leur propre matérialité, terrestre et historique.
- 14 Sur ce, Alejandro Ferri, narrateur de la nouvelle *El congreso* de Jorge Luis Borges, referma le livre de sable, et s'endormit sur le pont d'un bateau de pêche irlandais. Il disparut dans les brumes du nord, au large des îles Féroé.

BIBLIOGRAPHIE

LÉONARD J. L., 2011, *Recension de Robert Nicolai. La construction du sémiotique. Sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs de la communication*, Paris, L'Harmattan. *Journal of Language Contact* 4, 295–310.

NICOLAÏ R., 2019, *Parcours sémiotiques ou les mots des hommes. Une anthropologie langagière*, Paris, L'Harmattan.

NICOLAÏ R., 2011, *La construction du sémiotique. Sur les dynamiques langagières et l'activisme des acteurs de la communication*, Paris, L'Harmattan.

NICOLAÏ R., 2003, *La force des choses ou l'épreuve 'nilo-saharienne' : Questions sur les reconstructions archéologiques et l'évolution des langues*, Köln, Köppe.

NICOLAÏ R., 1990, *Parentés Linguistiques (à propos du Songhay)*, Paris, CNRS.

NOTES

1. Pour plus d'informations, sur la problématique du projet, ses contributeurs et les données et travaux réunis, de manière polyphonique, v. <http://www.unice.fr/ChaireIUF-Nicolai/>
2. Borges J. L., 1944, *Ficciones*, Buenos Aires, Sur.
3. Qu'on jette un simple coup d'œil, ne serait-ce que furtif, à la citation de J. L. Borges que Robert Nicolai met en exergue de chacun des chapitres d'ouverture de chaque volet de ses « parcours sémiotiques » dans un essai récent – tout aussi programmatique que celui recensé ici, et imprégné d'un bout à l'autre du modèle DLCL (Nicolai, 2019 : 23, 98, 137, 161).
4. Borges J. L., 1975, *El libro de arena*. Buenos Aires, Emecé.
5. “*El Congreso del Mundo comenzó con el primer instante del mundo y proseguirá cuando seamos polvo*”.
6. Voir un échantillon de documents de travail mis en commun sur http://www.unice.fr/ChaireIUF-Nicolai/VersionFrancaise/Index_telecharg.htm
7. Dans une certaine mesure, dans la conception nicolaïenne, les répertoires des locuteurs sont analogues à des livres de sable dans la conception de J. L. Borges (un livre qu'on ne peut cesser de feuilleter, car ses pages sont faites de sable).